

## Nathalie Warren à Catherine Lalonde

Nathalie Warren

Numéro 128, février 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64611ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Warren, N. (2011). Nathalie Warren à Catherine Lalonde. *Moebius*, (128), 141–144.

Chère Catherine,

Déjà des mois que *Cassandra* et *Corps étranger* me sont livres de chevet, livres du *pas dormir* et pourtant, je cherche encore à conter (compter) les lieux vers lesquels ils me convient... Car, oui, convier est le verbe exact, le seul approprié; puisque, si à votre lecture rien en moi ne naît, rien ne se limite, non plus, à n'être qu'évoqué. Or, voici venue l'heure, enfin, du *Four O'Clock Tea* d'Alice, du « bébé éléphant *eat me* du Jardin des / Angoisses »<sup>1</sup>...

Le ton est donné et à partir d'ici cette lettre ne saurait être qu'intime. Or, malaise, devant nos frontières par trop limitrophes cependant que votre livraison me fait battue, qu'elle sonne l'hallali...

À croire que « les monstres sous nos lits ont eu la même mère »<sup>2</sup>; car je m'y croise poursuivant « cette traque mâle de tous [m]es futurs fuirs »<sup>3</sup> et quand sort des forêts touffues cet « énorme original cièrges au panache brûlis aux bois »<sup>4</sup>, quand « [t]u n'entends rien tu jappes tu rues tu gueules tu »<sup>5</sup> j'ai le désir de l'entendre ce « cri épormyable castré depuis l'enfance »<sup>6</sup> à cause de racines, d'héritages avalés de travers; cri primal jaillissant dès lors que « tu veux voir ce qu'il reste de moi sans la tête / seuls le corps et mon battant »<sup>7</sup>.

Honte, entre autres, lorsqu'il y a difficulté à dire, lorsque l'idée de communicabilité se découvre chimère et que vous retournez le sol pour en trouver l'origine

moi de gens serviles  
race d'épais bande de caves  
avec hommes femmes qui  
rêvaient des possibles  
bûchaient la terre  
écrivaient pas gros<sup>8</sup>

Faisant ainsi écho à Miron qui affirmait ne « pas écrire en poète éblouissant »<sup>9</sup>. Mais legs, surtout, d'une représentation mortifiante de la féminité, reçue des aïeules ; de ce « pays où les femmes pondaient »<sup>10</sup>... En vous lisant je mesure davantage le poids de ce silence, en plus de celui des valeurs transmises

On peut pas tout avoir  
disait ma grand-mère et  
il faut pas prier la bouche pleine mais  
seulement à ses filles<sup>11</sup>

Par ailleurs, me plaît la manière dont vous l'énoncez et qui est celle d'une lucidité sans ambages. Un constat sans plus et dont le but, loin d'être celui d'un apitoiement, cherche davantage à rendre compte des non-dits, de la censure de « celles et moi qui sont pas dites / ni implicites »<sup>12</sup>.

Est-ce là le motif pour lequel je reviens sans cesse à vos textes ?

Je suis gagnée, voilà, par la singulière crudité de vos lignes, par ces images qui nous prennent à bras-le-corps et font céder jusqu'aux dernières digues d'une possible contenance.

Celles-ci mettent à jour une beauté qui jaillit de l'accolement des contrastes et il semble bien que ce soit ça, notre dernière censure, c'est-à-dire, et bizarrement, le fait d'exprimer la complexité. Car entre les œuvres d'auteurs dont la retenue est cousue de fil blanc, entre les voix émotives, nostalgiques, rationnelles, indécentes ou provocatrices, peu s'élèvent jusqu'à être tout cela à la fois ; jusqu'à admettre, au final, la précarité de tout contrôle, de toute certitude.

le silence après l'avalanche    la fatigue  
ça fait peur d'absolu  
ta tête sous l'édredon    chienne d'autruche  
pour ne rien voir venir  
ni plumes ni tessons    ni les éclats du pire<sup>13</sup>

Ainsi, je retiens de vous cette volonté de véridicité, et tant mieux, si vous êtes toute Mironnée ! Qui peut, tantôt,

avoir « gueule de vraie vache des matins secs »<sup>14</sup>, puis écrire à un « grand mâle brillant des pacotilles des Noëls »<sup>15</sup>

Toi parti et toutes les nuits ratées à  
crosser des chiens et torcher des bûcherons à  
faire jus mers et vodka pour te permettre Toi  
ma différence de nager  
dans le rebours des paroles te permettre  
de draver l'essentiel jusqu'au trou absurde  
où naissent les vieilles légendes  
le bestiaire cosmogonique les menteries la salmonellose  
et toute première notion de l'autre<sup>16</sup>

a besoin, il me semble, d'une langue comme chêne, non élaguée; d'une parole venteuse et qui ne s'occupe pas à contourner les failles et les saillies qui se creusent ou se dressent entre être et paraître.

Or ici, se pénètrent les temps, le réel et l'idéal, ce que l'on croit savoir versus ce qui nous oblige à nous reconnaître quand on s'y rencontre, quasiment, par hasard...

Et, pour paraphraser un vers de *La tour quand tu m'avales*, merci d'ouvrir par vos mots une porte à ma clavicule, laquelle, contrairement à celle de cet autre, de ce corps étranger, ne m'est pas inutile... Dans vos *tourmenteries*

J'y suis j'y reste  
planté[e] dedans l'orage sous l'arbre le plus grand  
comme ma mère m'a toujours dit qu'il ne fallait pas  
faire<sup>17</sup>.

Nathalie Warren

---

Notes

1. Lalonde, C., *Corps Étranger*, Montréal, Québec Amérique, 2008, p. 32.
2. *Ibidem*, p. 18.
3. Lalonde, C., *Cassandre*, Montréal, Québec Amérique, 2005, p. 32.
4. *Corps Étranger*, p. 77.
5. *Cassandre*, p. 20.
6. *Corps Étranger*, p. 115.
7. *Ibidem*, p. 45.
8. *Ibidem*, p. 106.
9. Miron, G., *L'homme rapaillé*, France, Poésie / Gallimard, 1999, p. 71.
10. *Corps étranger*, p. 58.
11. *Ibidem*, p. 109.
12. *Ibidem*, p. 15.
13. *Cassandre*, p. 28.
14. *Ibidem*, p. 30.
15. *Corps Étranger*, p. 33.
16. *Ibidem*, p. 102.
17. *Cassandre*, p. 52.

Les mots en italique sont des clin d'œil aux textes.